

Saint Bonaventure, sa vie, son œuvre, son actualité

Michel Quesnel – Basilique Saint-Bonaventure – 17 septembre 2022

Je n'ai aucune compétence particulière pour parler de saint Bonaventure. J'ai cependant piloté un ouvrage sur l'église Saint-Bonaventure édité en 2016 : *L'Eglise Saint-Bonaventure au cœur de la vie lyonnaise* (Editions lyonnaises d'art et d'histoire). A l'époque, elle n'était pas encore basilique. Et nous avons obtenu de Rome l'autorisation de publier la traduction française de trois audiences générales sur le saint, données par le pape Benoît XVI en mars 2010. Lui-même avait fait sa thèse de doctorat sur saint Bonaventure. Je m'inspire en grande partie – en simplifiant légèrement – de ce qu'il a écrit. Cet opuscule est maintenant disponible (en vente à 1 €).

Vie de saint Bonaventure

Bonaventure est né à Bagnoreggio, petite ville du Latium, probablement aux alentours de 1217. Le XIII^e siècle est une époque où la foi chrétienne, profondément imprégnée dans la culture et dans la société de l'Europe, inspira des œuvres durables dans le domaine de la littérature, des arts visuels, de la philosophie et de la théologie. Parmi les grandes figures chrétiennes qui contribuèrent à la composition de cette harmonie entre foi et culture se distingue précisément Bonaventure, homme d'action et de contemplation, de profonde piété et de prudence dans le gouvernement.

Il s'appelait Jean de Fidanza. Comme il le raconte lui-même, un épisode qui eut lieu alors qu'il était encore jeune garçon, marqua profondément sa vie. Il avait été frappé d'une grave maladie, et personne n'espérait pouvoir le sauver de la mort, pas même son père qui était médecin. Alors, sa mère eut recours à l'intercession de saint François d'Assise, canonisé depuis peu. Et Jean guérit. Et son père, dit-on, s'écria : « O, que buonaventura ! » De là le nom qui lui est resté.

La figure de François d'Assise lui devint encore plus familière quelques années plus tard, alors qu'il se trouvait à Paris, où il s'était rendu pour ses études. Il avait obtenu le diplôme de Maître d'art, que nous pourrions comparer aujourd'hui à un bac avec mention très bien. A ce moment, comme tant de jeunes du passé et également d'aujourd'hui, Jean se posa une question cruciale : « Que dois-je faire de ma vie ? ».

Fasciné par le témoignage de ferveur et de radicalité évangélique des frères mineurs, qui étaient arrivés à Paris en 1219, Jean frappa aux portes du couvent franciscain de la ville et demanda à être accueilli dans la grande famille des disciples de saint François.

De nombreuses années plus tard, il expliqua les raisons de son choix : chez saint François et dans le mouvement auquel il avait donné naissance, il reconnaissait l'action du Christ. Il écrivait ceci dans une lettre adressée à un autre frère : « Je confesse devant Dieu que la raison qui m'a fait aimer le plus la vie du bienheureux François est qu'elle ressemble aux débuts et à la croissance de l'Eglise. »

Autour de l'an 1243, Jean revêtit l'habit franciscain et prit le nom de Bonaventure. Il fut immédiatement dirigé vers les études, et fréquenta la Faculté de théologie de l'Université de Paris, suivant un ensemble de cours de très haut niveau. Il obtint les divers titres requis pour la carrière académique, ceux de « bachelier biblique » et de « bachelier sentencier ». Ainsi, Bonaventure étudia-t-il en profondeur l'Écriture Sainte, les *Sentences* de Pierre Lombard, théologien italien qui devint à la fin de sa vie évêque de Paris (mort en 1160) ; c'était le manuel de théologie de l'époque.

Dans ces années-là, à Paris, la ville d'adoption de Bonaventure, se répandait une violente polémique contre les frères mineurs de saint François d'Assise et les frères prédicateurs de saint Dominique de Guzman. On leur contestait le droit d'enseigner à l'Université, et l'on allait jusqu'à mettre en doute l'authenticité de leur vie consacrée. Assurément, les changements introduits par les ordres mendiants dans la manière d'envisager la vie religieuse étaient tellement innovateurs que tous ne parvenaient pas à les comprendre. S'ajoutaient ensuite, comme cela arrive parfois même entre des personnes sincèrement religieuses, des motifs de faiblesse humaine, comme l'envie et la jalousie.

Bonaventure, même s'il était encerclé par l'opposition des autres maîtres universitaires, avait déjà commencé à enseigner à la chaire de théologie des franciscains et, pour répondre à qui contestait les ordres mendiants, il composa un écrit intitulé *La perfection évangélique*. Dans cet écrit, il démontre comment les ordres mendiants, spécialement les frères mineurs, en pratiquant les vœux de chasteté et d'obéissance, suivaient les conseils de l'Évangile lui-même.

Au-delà de ces circonstances historiques, l'enseignement fourni par Bonaventure dans son œuvre et dans sa vie demeure toujours actuel : l'Eglise est rendue plus lumineuse et plus belle par la fidélité à la vocation de ses fils et de ses filles qui non seulement mettent en pratique les préceptes évangéliques mais, par la grâce de Dieu, sont appelés à en observer les conseils et témoignent ainsi, à travers leur style de vie pauvre, chaste et obéissant, que l'Evangile est une source de joie et de perfection.

Le conflit retomba, au moins un certain temps, et, grâce à l'intervention personnelle du pape Alexandre IV, en 1257, Bonaventure fut reconnu officiellement comme docteur et maître de l'Université de Paris. Il dut toutefois renoncer à cette charge prestigieuse, parce que la même année, le Chapitre général de l'ordre l'élut ministre général.

Il exerça cette fonction pendant dix-sept ans, visitant les provinces, écrivant aux frères, intervenant avec une certaine sévérité pour éliminer les abus tout en restant humble et fraternel dans ses relations. Quand Bonaventure commença ce service, l'Ordre des frères mineurs s'était développé de manière prodigieuse : il y avait plus de 30.000 frères dispersés dans tout l'Occident avec des présences missionnaires en Afrique du Nord, au Moyen-Orient, et également à Pékin. Il fallait consolider cette expansion et surtout lui conférer, en pleine fidélité au charisme de François, une unité d'action et d'esprit. En effet, parmi les disciples du saint d'Assise, on enregistrait différentes façons d'interpréter le message et il existait réellement le risque d'une fracture interne.

Pour ce faire, il étudia de près la figure de François. Pour lui, François est un *alter Christus*, un homme qui a cherché passionnément le Christ. Dans l'amour qui pousse à l'imitation, il s'est conformé entièrement à Lui. Bonaventure indiquait cet idéal vivant à tous les disciples de François. Cet idéal, valable pour chaque chrétien, hier, aujourd'hui et à jamais, a été indiqué comme programme également pour l'Eglise du Troisième millénaire par le pape saint Jean-Paul II. Ce programme, écrivait le pape dans la Lettre *Novo millennio ineunte* (*A l'entrée dans un nouveau millénaire*, janvier 2001), est centré « sur le Christ lui-même, qu'il faut connaître, aimer, imiter, pour vivre en lui la vie trinitaire et pour transformer avec lui l'histoire jusqu'à son achèvement dans la Jérusalem céleste » (n° 29).

En 1273, la vie de saint Bonaventure connut un autre changement. Le Pape Grégoire X voulut le consacrer évêque et le nommer cardinal. Il lui demanda également de préparer un événement ecclésial très important : le 2^{ème} Concile œcuménique de Lyon, qui avait pour but le rétablissement de la communion entre l'Eglise latine et l'Eglise grecque.

Il se consacra à cette tâche avec diligence, mais il ne réussit pas à voir la conclusion de cette assise œcuménique, car il mourut pendant son déroulement, dans la nuit du 14 au 15 juillet 1274.

Il fut canonisé en 1482, et on l'appela le « docteur séraphique », tandis que Thomas d'Aquin est connu sous l'appellation de « docteur angélique ». Rappelons que Bonaventure est le saint patron des citoyens de la ville de Lyon.

Rappelons également quatre épisodes de la vie de saint Bonaventure représentés sur les tapisseries d'Aubusson qui se trouvent au fond de l'église :

- Vêture de saint Bonaventure au couvent des Cordeliers de Paris
- Enseignement de saint Bonaventure à l'Université de Paris : Bonaventure est coiffé de la barrette doctorale, il enseigne du haut d'une chaire ; dans l'assemblée se trouvent deux dominicains, un clerc et un prélat.
- Rencontre de saint Bonaventure et Dominique : elle a lieu dans une bibliothèque. Bonaventure montre au fondateur des Frères prêcheurs un crucifix, qui est, selon lui, l'essentiel de sa bibliothèque.
- Réception du chapeau cardinalice (la plus drôle) : Bonaventure est agenouillé dans la cuisine du couvent, en train de faire la vaisselle. Le légat du pape Grégoire X en est consterné. La légende veut que Bonaventure ait déclaré vouloir terminer la vaisselle avant recevoir ces honneurs.

L'œuvre littéraire et la doctrine de saint Bonaventure

Il existait le risque d'un très grave malentendu sur le message de saint François, de son humble fidélité à l'Évangile et à l'Église, et cette équivoque comportait une vision erronée du christianisme dans son ensemble. Saint Bonaventure, qui, en 1257, devint ministre général de l'Ordre franciscain, se trouva face à une grave tension au sein de son Ordre même, précisément en raison de ceux qui soutenaient le courant mentionné des « Franciscains spirituels », qui se référait à Joachim de Flore, un abbé cistercien mort en 1202.

Pour répondre à ce groupe et pour redonner une unité à l'Ordre, saint Bonaventure étudia avec soin les écrits authentiques de Joachim de Flore et ceux qui lui étaient attribués et, tenant compte de la nécessité de présenter correctement la figure et le message de son bien-aimé saint François, voulut exposer une juste vision de la théologie de l'histoire.

Bonaventure affronta le problème précisément dans sa dernière œuvre, un recueil de conférences aux moines de l'Université de Paris, demeuré incomplet et qui nous est parvenu à travers les transcriptions des auditeurs, intitulée *Hexaëmeron*, c'est-à-dire une explication allégorique des six jours de la création.

Les Pères de l'Eglise considéraient les six ou sept jours du récit sur la création comme une prophétie de l'histoire du monde et de l'humanité. Les sept jours représentaient pour eux sept périodes de l'histoire, interprétées plus tard également comme sept millénaires. Avec le Christ, nous devons entrer dans le dernier, c'est-à-dire dans la sixième période de l'histoire, à laquelle devrait succéder ensuite le grand sabbat de Dieu.

Bonaventure présuppose cette interprétation historique du rapport avec les jours de la création, mais d'une façon très libre et innovatrice. Pour lui, deux phénomènes de son époque rendent nécessaire une nouvelle interprétation du cours de l'histoire :

Le premier : la figure de saint François, l'homme entièrement uni au Christ jusqu'à la communion des stigmates, presque un *alter Christus*, et avec saint François, la nouvelle communauté qu'il avait créée, différente du monachisme connu jusqu'alors. Ce phénomène exigeait une nouvelle interprétation, comme nouveauté de Dieu apparue à ce moment.

Le deuxième : la position de Joachim de Flore, qui annonçait un nouveau monachisme et une période totalement nouvelle de l'histoire, en allant au-delà de la révélation du Nouveau Testament, exigeait une réponse.

En tant que ministre général de l'Ordre des franciscains, saint Bonaventure avait immédiatement vu qu'avec la conception spiritualiste inspirée par Joachim de Flore, l'Ordre n'était pas gouvernable, mais allait logiquement vers l'anarchie. Deux conséquences en découlaient selon lui.

La première : la nécessité pratique de structures et d'insertion dans la réalité de l'Eglise hiérarchique, de l'Eglise réelle, avait besoin d'un fondement théologique, notamment parce que les autres, ceux qui suivaient la conception spiritualiste, manifestaient un fondement théologique apparent.

La seconde : tout en tenant compte du réalisme nécessaire, il ne fallait pas perdre la nouveauté de la figure de saint François.

Comment saint Bonaventure a-t-il répondu à l'exigence pratique et théorique ? Sa réponse tient en plusieurs points dont deux sont essentiels :

1. Jésus Christ est la Parole ultime de Dieu : en Lui Dieu a tout dit, se donnant et se disant lui-même. Plus que lui-même, Dieu ne peut pas dire, ni donner. L'Esprit Saint est l'Esprit du Père et du Fils. Dans l'évangile de Jean, Jésus dit de l'Esprit Saint : « ...il vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit » (Jn 14, 26) ; « il reprend ce qui vient de moi pour vous le faire connaître » (Jn 16, 15). Il n'y a donc pas un autre Evangile, il n'y a pas une autre Eglise à attendre. L'Ordre de saint François doit donc lui aussi s'insérer dans cette Eglise, dans sa foi, dans son organisation hiérarchique.

2. Cela ne signifie pas que l'Eglise soit immobile, fixée dans le passé et qu'il ne puisse pas y avoir de nouveauté dans celle-ci : « *Opera Christi non deficiunt, sed proficiunt* » (Les œuvres du Christ ne cessent, mais elles progressent), dit le saint dans la lettre *De tribus quaestionibus*. Ainsi, saint Bonaventure formule explicitement l'idée du progrès, et cela est une nouveauté par rapport aux Pères de l'Eglise et à une grande partie de ses contemporains. Pour saint Bonaventure, le Christ n'est plus, comme il l'avait été pour les Pères de l'Eglise, la fin, mais le centre de l'histoire : avec le Christ, l'histoire ne finit pas, mais une nouvelle période commence.

Conséquence : au XIII^e siècle, dominait l'idée que les Pères de l'Eglise avaient été le sommet absolu de la théologie : toutes les générations suivantes ne pouvaient être que leurs disciples. Saint Bonaventure reconnaît lui aussi les Pères comme des maîtres pour toujours, mais le phénomène de saint François lui donne la certitude que la richesse de la parole du Christ est intarissable et que, chez les nouvelles générations aussi, peuvent apparaître de nouvelles lumières. Le caractère unique du Christ garantit également des nouveautés et un renouveau pour toutes les périodes de l'histoire.

Aujourd'hui aussi existent des points de vue selon lesquels toute l'histoire de l'Eglise au deuxième millénaire aurait été un déclin permanent ; certains voient déjà le déclin immédiatement après le Nouveau Testament et idéalisent la période apostolique. Mais – répétons-le – « *Opera Christi non deficiunt, sed proficiunt* » (les œuvres du Christ ne cessent pas, mais elles progressent). Que serait l'Eglise sans la nouvelle spiritualité des Cisterciens, des Franciscains et des Dominicains, de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix, des Jésuites et ainsi de suite ?

Pour Bonaventure, gouverner n'était pas simplement un acte, mais signifiait surtout penser et prier. A la base de son gouvernement nous trouvons toujours la prière et la pensée : toutes ses décisions résultent de la réflexion, de la pensée éclairée par la prière.

Son contact intime avec le Christ a toujours accompagné son travail de ministre général ; c'est pourquoi il a composé une série d'écrits théologico-mystiques, qui expriment les accents de son gouvernement et manifestent l'intention de conduire intérieurement l'Ordre, c'est-à-dire de gouverner non seulement par les ordres et les structures, mais en guidant et en éclairant les personnes, en les orientant vers le Christ.

Dans ce sens, le chef-d'œuvre de Bonaventure est sans doute *l'Itinerarium mentis in Deum* : un « manuel » de contemplation mystique. Ce livre fut conçu sur le mont Alverne, où saint François avait reçu les stigmates. Dans l'introduction, Bonaventure illustre les circonstances qui furent à l'origine de ce texte :

« Tandis que je méditais sur les possibilités de l'âme d'accéder à Dieu, je me représentai, entre autres, cet événement merveilleux qui advint en ce lieu au bienheureux François, la vision du Séraphin ailé en forme de Crucifié. Et méditant sur cela, je me rendis compte immédiatement que cette vision m'offrait l'extase contemplative du père François et, dans le même temps, la voie qui y conduit » (*Itinéraire de l'esprit vers Dieu*, Prologue, 2, in *Opere di San Bonaventura. Opuscoli Teologici* / 1, Rome, 1993, p. 499).

Bonaventure et Thomas d'Aquin

Il y a deux grands théologiens occidentaux au XIII^e siècle : Thomas d'Aquin et Bonaventure. L'un et l'autre étaient invités au 2^{ème} Concile de Lyon : Bonaventure y est arrivé et est mort pendant. Thomas d'Aquin est mort avant d'y arriver, à l'abbaye de Fossanova, dans le Latium, le 7 mars 1274. Les mettre en dialogue peut aider à préciser la pensée de Bonaventure. Est exposé un tableau peint par Jean-Baptiste Magaud (1817-1899) : « Saint Bonaventure recevant saint Thomas d'Aquin ». Il sera bientôt visible dans la basilique.

Tous deux ont scruté les mystères de la Révélation, en mettant en valeur les ressources de la raison humaine, dans ce dialogue fécond entre foi et raison qui caractérise le Moyen Âge chrétien, en en faisant une époque de très grand dynamisme intellectuel, ainsi que de foi et de renouveau ecclésial. D'autres similitudes les rapprochent : tant Bonaventure, Franciscain, que Thomas, Dominicain, appartenaient aux Ordres mendiants qui, par leur fraîcheur spirituelle, renouvelèrent, au XIII^e siècle, l'Eglise tout entière et attirèrent de nombreux fidèles. Tous deux servirent l'Eglise avec diligence, avec passion et avec amour, au point d'être invités au 2^{ème} Concile œcuménique de Lyon en 1274.

Une première différence concerne le concept de théologie. Les deux docteurs se demandent si la théologie est une science pratique ou une science théorique, spéculative. Saint Thomas réfléchit sur deux possibles réponses opposées. La première dit : la théologie est une réflexion sur la foi ; l'objectif de la foi est que l'homme devienne bon, et vive selon la volonté de Dieu. Le but de la théologie devrait donc être celui de guider sur la voie juste, bonne ; par conséquent, celle-ci, est d'abord une science pratique.

L'autre réponse dit : la théologie cherche à connaître Dieu. Nous sommes l'œuvre de Dieu : Dieu est au-dessus de nos actions. Dieu opère en nous la juste action. Il s'agit donc en substance non pas de notre action, mais de connaître Dieu, pas notre œuvre. La conclusion de saint Thomas est que la théologie implique les deux aspects : elle est théorique, elle cherche à connaître Dieu toujours plus ; et elle est pratique, elle cherche à orienter notre vie vers le bien. Mais la connaissance est première : nous devons avant tout connaître Dieu, puis suit l'action selon Dieu (*Summa Theologiae*, Ia, q. 1, art. 4). Ce primat de la connaissance par rapport à la pratique est significatif pour l'orientation fondamentale de saint Thomas.

La réponse de saint Bonaventure est assez semblable, mais les accents sont différents. Saint Bonaventure connaît les mêmes arguments dans l'une et dans l'autre direction, comme saint Thomas, mais pour répondre à la question de savoir si la théologie est une science pratique ou théorique, saint Bonaventure élargit l'alternative entre théorique (primat de la connaissance) et pratique (primat de la pratique) en ajoutant une troisième attitude, qu'il appelle « sapientielle », et affirme que la sagesse embrasse les deux aspects. Elle mobilise le cœur autant que la réflexion.

Il poursuit : la sagesse recherche la contemplation (comme la plus haute forme de la connaissance) et a pour intention « *ut boni fiamus* » (que nous devenions bons). C'est surtout ceci : nous devons devenir bons (cf. *Breviloquium, Prologus*, n. 5). Puis il ajoute : « La foi est dans l'esprit d'une façon telle qu'elle provoque l'affection. Par exemple, savoir que le Christ est mort 'pour nous' ne demeure pas une connaissance, mais devient nécessairement affection, amour » (*Proemium in Ia Sent.*, q. 3).

Celui qui aime veut toujours connaître mieux et davantage l'être aimé : la véritable théologie n'engage pas la raison et sa recherche motivée par l'orgueil, mais elle est « motivée par l'amour de Celui à qui elle a donné son assentiment » (*sed propter amorem eius cui assentit*) (*Proemium in Ia Sent.* 2, q. 2) ; elle veut mieux connaître l'être aimé ; telle est l'intention fondamentale de la théologie. Pour Bonaventure, le primat de l'amour est donc déterminant.

Pour Bonaventure, le destin ultime de l'homme est : aimer Dieu. Son amour et le nôtre sont destinés à se rencontrer. Telle est pour lui la définition la plus adaptée de notre bonheur. Dans cette optique, nous pourrions également dire que la catégorie la plus élevée pour saint Thomas est la vérité, alors que pour saint Bonaventure, c'est le bien.

Conclusion sur saint Bonaventure

Il est évident que l'accent spécifique de sa théologie s'explique à partir du charisme franciscain : le Poverello d'Assise, au-delà des débats intellectuels de son époque, avait montré à travers toute sa vie le primat de l'amour ; il était une icône vivante et aimante du Christ et, ainsi, il a rendu présente, à son époque, la figure du Seigneur ; il a convaincu ses contemporains, non par les mots, mais par sa vie. Dans toutes les œuvres de saint Bonaventure, précisément aussi dans les œuvres scientifiques, d'école, on voit et on trouve cette inspiration franciscaine ; il pense en partant de la rencontre avec le Poverello d'Assise.

Il y a, dans sa pensée, une touche « vécue » et une touche « affective », qui est d'une grande modernité. Certes, ses écrits sont d'une lecture difficile pour un chrétien du XXI^e siècle. Le décalage culturel joue. Terminons par deux points complémentaires, dont les accents sont très parlants aujourd'hui.

Premier point : Bonaventure partagea avec François d'Assise l'amour pour la création, la joie pour la beauté de la création de Dieu. Citons une phrase extraite du chapitre 1^{er} de l'*Itinerarium* : « Celui... qui ne voit pas les splendeurs innombrables des créatures est aveugle ; celui qui n'est pas réveillé par les si nombreuses voix, est sourd ; celui qui, pour toutes ces merveilles, ne loue pas Dieu, est muet ; celui qui devant tant de signes ne s'élève pas au premier principe, est stupide » (I, 15). Toute la création parle à voix haute de Dieu, du Dieu bon et beau, de son amour.

Deuxième point : Toute notre vie est pour Bonaventure un itinéraire, un pèlerinage, une ascension vers Dieu. Mais avec nos seules forces nous ne pouvons pas monter vers les hauteurs de Dieu. Dieu lui-même doit nous aider, doit « nous tirer » vers le haut. C'est pourquoi la prière est nécessaire. La prière est la mère et l'origine de l'élévation, une « *sursum actio* » (une action qui nous élève). Il serait dommage de se priver d'une telle richesse.

Et nous pouvons conclure par la prière avec laquelle commence son *Itinéraire* : « Prions donc et disons au Seigneur notre Dieu : ‘Conduis-moi, Seigneur, sur ton chemin, et je marcherai dans ta vérité. Que mon cœur se réjouisse dans la crainte de ton nom’ » (I, 1).